

Un aveugle accompagné
d'un sourd-muet attend le passage
du convoi des paraplégiques.
Ce soir, c'est leur fiesta annuelle
dans la Citytower de Zoug
et son fameux bar panoramique.
Le bus des handicapés est en retard,
il a fait une halte au cimetière.
Une couronne a été déposée
sur une tombe ainsi qu'une minute
de silence, respectueusement observée
face à l'encolure des Alpes.
De leur côté, les filles de l'agence
Ladama-Escort.ch sont toutes
venues en limousine avec chauffeur.
D'avance elles ont fait savoir
qu'elles se réjouissaient énormément
d'être promises à tant de belles
rencontres, d'autant qu'elles ont eu vent
des mots inscrits sur le ruban funéraire :
« le divertissement
est notre parachute doré » p.81

Care off

La «lune des porcs» est une polysémie activée par un assemblage de domaines en apparence contradictoires, mais au final destinés à produire une virulence unique. À l'origine, il s'agit d'un stupéfiant culturel orienté vers la solarisation du mental en opposition à l'intelligibilité fossile. Son absolu est humain.

On trouve sa trace à Vaux-le-Vicomte dans un plafond agréable à l'œil signé Lebrun, maquillé par un assistant après la disgrâce du maître des lieux. La substance est aphrodisiaque, consommée lors d'ébats nocturnes entre animaux et humains. Son emblème représente un anus porcin gobé par la bouche d'une sphère gluante. Les mouches y pullulent.

Exposée à la lumière, elle devient le principal ingrédient d'une boisson énergisante capable de maintenir le cyberspace et ses utilisateurs en éveil constant, indépendamment de toute connexion aux réseaux numériques. Elle a accompagné les victimes des chambres à gaz peu après la diffusion du cyanure d'hydrogène.

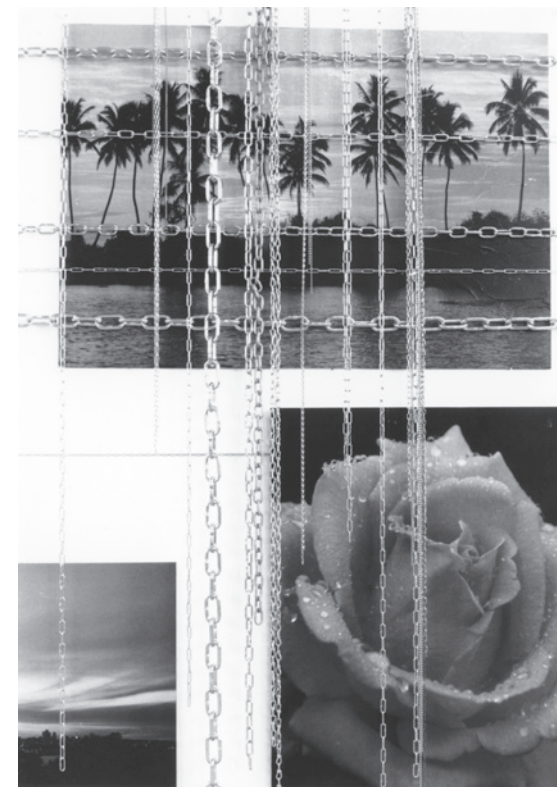
C'est aussi une otage de rêve de l'industrie cosmétique, présente dans la plupart des produits tensioactifs, même à dose infinitésimale. Elle fait également une apparition rhétorique en tant qu'isotopie dans de nombreuses allusions au Jugement Dernier. Quelques microgrammes ont survécu à la mort de Maria Callas, abandonnés dans la synovie, chez certains enfants nés aux alentours du festival de Woodstock l'année en question, ou moins abruptement dans l'atmosphère au-dessus de Manhattan dix ans après l'effondrement des tours jumelles.

Non répertoriée, sans signature ADN, la substance est la résultante d'un double leurre, reproduisant le phagocyte qui l'autorise à dissimuler l'attaque fictive contre ses propres défenses immunitaires. Les observations radios confirment qu'elle se déplace aisément dans le sillage d'ondes électromagnétiques. Elle tient une place de choix dans la symbolique rosicrucienne en évidence sur la devise américaine.

Après addition des spécificités chimiques et métaphoriques, elle devient une arme de synthèse dans son évolution gazeuse. Son utilisation se déplace vers des applications très concrètes et stratégiques. Sa capacité de nuisance atteint son maximum alors qu'elle ne comporte aucun agent propre à une *sublimatio* corrompue.

Elle est diffusée en quantité massive dans l'atmosphère par les organes officiels de contrôle afin de maintenir l'espèce humaine dans l'esclavage moral et économique. Elle est assurément présente à dose faible et variable chez toute personne ayant un pouvoir sur une autre.

La « lune des porcs » est l'hormone produite par l'être humain en cas d'extrême terreur, quelques secondes avant la mort. C'est une essence de parfum sans qualités ni défauts. ♦



Éléments

I love Supermarket

Sas coulissants, baies vitrées, empire corseté de néons, ne manque plus que Wagner comme au Vietnam et sa jungle charmée au napalm. Mais il s'agit ni plus ni moins d'un supermarché, ouvert à l'heure où l'État donne le premier biberon à sa dette abyssale.

La guerre est bien présente, certainement on n'en verra que l'étiquetage, la conflagration des codes-barres. Le cortex intestinal n'a de comptes à rendre qu'au dictionnaire des additifs toxiques. Vendre la mort, c'est acheter le vivant, et les promesses de bonheur ne sont que les vecteurs d'une agonie programmée.

Où sommes-nous ? Précisément dans la régurgitation narrative des banlieues sublimes, où la laideur ne dort jamais, pas plus que le soleil ne trouve de place pour s'y coucher. L'enfer des surexpositions n'a que l'éternité comme regret. Le temps s'est donc arrêté, dissous dans le container spatial avec l'intraçabilité des viandes.

Mais est-ce bien définitif ? Sans doute réversible... à la dynamite ? Et combien de tonnes en faudrait-il ?

Dans les supermarchés on aime son prochain, cette autre marchandise rescapée de l'importation, à l'entière disposition des épaississants cancérigènes. Rien n'a été oublié afin d'être sûr d'en avoir fini avec la capacité de se souvenir. La survie à son coma, que les marges prohibitives caressent comme une peluche imbibée d'éthoxylates de nonylphénol. Ils ont déjà craqué le vernis, et puis brûlé dans un rétroéclairage aussi doux que qu'une veine soufflée sous une injection d'aspartame. La réalité du tableau est si sombre qu'on pourrait ne pas en croire ses yeux.

Enfin la jouissance est à l'œuvre, jusque-là confinée au loin en poches de résistance. Elle aspire à l'incommensurable autant qu'aux déshérences xénomorphes de l'hystérie. Les ordres de soumission sont comminatoires, ils suintent du cerveau reptilien formaté pour les rébellions occasionnelles, et sitôt la fine couche de civilisation évaporée, se profile l'exacte réplique de notre amour pour les tueries extrêmes.

Qu'elles viennent vite ! Au pire, on revendra les restes humains au rayon des prix cassés... !

Il ne faut rien manquer du triomphe consumériste qui a crevé les pneus des accidentés du parcours pour les rendre définitivement captifs. Tous les cadavres ne sont pas bons à prendre, mais les blessés hagards, extraits de la déchetterie, font les beaux jours du chiffre d'affaires. En général, vu de loin, le panorama des hypermarchés périphériques est à bonne distance de l'esseulement des cimetières, rarement disposés en enfilade. Pourtant, le désordre orificiel des tombes est une métaphore statistique des parts de marché posthumes.

Aux suffoqués du pouvoir d'achat, peut-on lire sur un monument de granit compissé d'ordures florifères. Ici aussi flotte le lamento des moribonds de fin de série.

Et tant qu'il y aura des stocks de surgelés invendus la question se pose. Comment faire consommer les morts ?

Contrairement aux apparences, c'est la fête : derrière les barbecues, en tête de gondole, sous le soleil desquamé du panier de la ménagère, dans les caddies fleuris plus beaux que des cercueils gonflables loués quelques euros au camping. Conçus dès l'origine pour s'encaster les uns dans les autres, ils ont le calibre grillagé d'un géant du déculage, sans omettre la fermeture des portes une fois honorés du combo nutritionnel.

Rien ne doit résister au concert de louanges adressées par la marchandise à son miroir fait de chair et d'os. Et c'est en promotion qu'elle profère ses insultes en se parant d'euphémismes commerciaux platement incantatoires, pour ne pas dire agréablement pervers.

Reste peut-être un dernier partage fallacieux des réjouissances, une ultime humiliation à faire subir aux spectateurs d'un poison ingéré par consentement, celui-ci facturé comme il se doit au pied du sapin : ensemble regardons la réalité en face, quoi qu'il en coûte, joignons les deux bouts !

À croire que l'instinct de conservation s'est garé parmi les milliards de bactéries du génome.

Avec un peu de chance, on peut voir ramper les spectres de consommateurs voués à une révolte sans effet contre la grande distribution inféodée au neuromarketing. À quatre pattes, la nuit, sous un soleil de plomb, ils rangent délicatement leurs ossements sur les étagères. Puis les présentent bottés comme des asperges, impérativement à hauteur des yeux, par zone de netteté lucrative, d'homélie au surendettement et de solidarité entre chasse et pêche. Ils n'auront courbé l'échine que pour mieux voir la carcasse du ciel venu sans sa prothèse. Bientôt ils feront l'ouverture du magasin, écorchés de leurs structures porteuses ; là aussi le combat pour la vie moins chère pue la marmaille.

L'injonction éculée, teintée de relents bibliques, ne laisse planer aucun doute : chacun deviendra le client et l'actionnaire principal de sa propre mort. Ceux, innombrables, qui ont déjà vécu seront retrouvés dans la totalité des archives, puis réinjectés dans le circuit. Ce sera leur seconde fin, surfacturée en grande pompe. Les autres, toujours vivants, devront impérativement disparaître. Les morts sont l'avenir, le débit du futur, la croix et la bannière d'une éternité tarifée écoulant la marchandise. L'ultime centre commercial est dans l'immensité post mortem. Que sa volonté soit faite. ♦

Electro

Mixer. Dit des choses un peu compassées, du style : « j'ai honte pour la honte Sérénissime ».

Micro-onde. Produit de l'inquiétude gastronomique dans son entourage en déclarant : « pour faire ressortir le bon goût du surgelé... ».

Lave-vaisselle. Est sorti en soirée habillé d'un peignoir blanc vingt ans avant son beau-frère Frédéric Beigbeder.

Grille-pain. Sa paninothèque est son Père-Lachaise. Il entre quand il veut dans n'importe quelle tombe.

Oral B. Quand elle décrit ce qu'elle voit, c'est que les mots lui remontent la colonne vertébrale. Elle en parle à ses dents comme un monarque à ses ministres.

Aspirateur. Se sait ne pas avoir été inventé au siècle des « lumières », d'où cette musique révolutionnaire pour guillotiner sans sac.

Centrifugeuse. Dépend du « ministère de l'intérieur », par conséquent déteste qu'on se mêle de ses affaires étrangères.

Congélateur. En moraliste : « le sommeil est la forme parfaite de sortie en discothèque ». ♦



Luminocaptides

Nos amis les paysages

Certains paysages forcent sur la suspension hydraulique. Ils rappellent le démarrage des Citroën DS dans les polars français. Sans surprise ni hiatus géographique, la Côte d'Azur tape dans la mécanique et le jéroboam des gommages.

Devant un livre d'images ocre rouge exaltant le fabuleux relief tourmenté du désert de l'Utah, il est indispensable de préciser un point cognitif: un paysage peut être perçu comme magnifique, mais pour qu'il dépasse en beauté l'entendement immédiat, il doit toujours comporter une référence d'une certaine banalité – par exemple une piscine ou une chambre d'hôtel, un animal ou un parking.

Conformément aux aménagements du territoire à l'échelle nationale, les paysages de Hollande ont tendance à refaire surface. Ils constituent une sorte de toile flottante en attente d'être peinte sous la couche apprêtée des polders. Tulipes et moulins peuvent être considérés comme des hauts-reliefs.

Le charmant village de Cadaqués tient son originalité à son statut de Saint-Tropez raté, de décor hallucinatoire dans les zones minérales des toiles de Salvador Dali, et de lieu où les célébrités n'apparaissent plus, mais ont laissé une trace d'acide désoxyribonucléique. Si les paysages ont leur réputation, elle peut tout à fait avoir été acquise par déceptions successives.

Dans nombre de films hollywoodiens le paysage n'est rien, pas plus un décor qu'un emballage, une toile de fond qu'un contenu, mais un genre de tapis roulant ou de poubelle sans fond. Il n'est rendu à ses qualités que par la destruction qui l'attend, totale pour ne rien gâcher, se découvrant bouc émissaire.

Les paysages sans urbanité sont nuls, et non “avenues”.

Un paysage n'est jamais photogénique, encore moins esthétique ou transcendant, de surcroît il est à saisir comme dénué d'humour. On doit admettre, quand il pose devant l'objectif lui-même posé dans le paysage, qu'il divulgue une propension à l'indifférence. En principe, il n'y a aucune captation ni échange entre le sujet et l'objet, du moins tant qu'il n'y a pas d'action : quelque chose à faire ou à ne pas faire dans le paysage.

Les guerres offrent aux paysages l'opportunité de se refaire le portrait, même chose avec leurs réserves en bile noire ou en tonnes d'agent orange. Les ruines sont l'antimatière des paysages, et les décombres en effacent les traces. Ils deviennent des fragments posthumes. Le « Trümmerfilm » considéré comme l'un des Beaux-Arts. Les ruines sont le réel des larmes qui a dépassé l'entendement.

Rizières balinaises, hauts plateaux des Andes, lacs italiens, grottes du Waziristan, désert de Mojave, barrière corallienne d'Australie, sarcophage de Tchernobyl, Antarctique immaculé. Sur catalogue, tous les paysages affirment leur originalité, mais sous la pression du coefficient de dépaysement ils finissent par ne former qu'une destination unique.

L'ennui est la quintessence du paysage, c'est clairement la nuit qu'il est à son summum. Le comble serait un paysage en couple, estampillé familial, avec landau et couches.

Le prix du mètre carré façonne la beauté des dunes et des vagues. Rockaway Beach, autrefois réceptacle des pauvres, des cas sociaux et des indésirables de New York, vend au prix fort ses « bungalows sociaux » à l'abandon sur la plage. Le paysage passe d'infiniment triste à unique et enchanteur.

L'agence de notation Standard & Poor's est sous une enquête de la Cour des comptes italienne suite à la dégradation de la note souveraine du pays. Elle n'aurait pas pris en considération : « l'histoire italienne, son patrimoine culturel et ses paysages, universellement reconnus comme le fondement de la force économique du pays ».

Les manifestations de la nature qualifiées de paysages sont autant de détenus torturés à qui on parvient à faire avouer tout et n'importe quoi, entendu que la signature extorquée est parfaitement inauthentique. Il n'y a pas de paysages, ils sont fabriqués de toutes pièces, ce sont des tableaux que seuls des faussaires contemplent.

Les paysages ont leur prophylaxie : réserves naturelles ; leurs terroristes : classés au patrimoine mondial de l'Unesco ; leurs SDF : calottes glacières ; leurs milliardaires : Palm Jumeirah Island extension de Dubaï. Mais aussi leur classe moyenne : Luberon ; leurs chômeurs en fin de droits : mer d'Aral ; leur peste bubonique : Vierge de Lourdes ; leurs peuples : marées noires.

Sous certaines conditions, on peut affirmer que les paysages sont en concurrence avec les visages humains. Symétriquement, ils entretiennent un doute sur leur capacité à voir et à être vus partout où ils se présentent face à face. Ils ont le lieu commun pour espace infini et l'altérité pour colline infranchissable.

C'est vus d'avion que les paysages sont en quelque sorte au sommet de leur forme. Pareils à de lointains jouets, solubles ou inactivés, ils viennent intriguer les destins, et n'ont plus que la peau sur les os, quand ce n'est pas les gencives à l'air.

Les grandes sociétés et multinationales achètent des monuments et des sites touristiques sur lesquels elles ont un droit de regard, l'exclusivité et parfois la propriété intellectuelle. Il est urgent d'admirer les paysages non soumis à une taxe, ou définitivement interdits à la jouissance, même après avoir été retirés de la circulation.

Les paysages meurent, ils sont rarement enterrés, les cadavres sont difficiles à déplacer, ils se confondent avec les vivants. C'est tout juste si les amis, les voisins et les collègues se déplacent pour les obsèques. On sent bien qu'ici Dieu a été beaucoup trop disséminé par une photogénie qui a rendu l'âme.

La nature est exactement comme l'art. C'est le spectateur qui fait le tableau. Nommément attribuée, cette idée en suppose une autre : les paysages ne sont que des éléments « retards ». C'est donc le tableau qui fait le spectateur. ♦



Stadium